

La Bible et l'archéologie : amies ou ennemies ?

« L'archéologie prouve la véracité de la Bible ! » On a répété ce cri de nombreuses fois pendant le siècle et demi passé. Aujourd'hui d'autres voix affirment le contraire : la Bible a tort, l'archéologie en donne la preuve. Pour les croyants qui tiennent à l'inspiration de l'Écriture Sainte, ces deux polarités posent des questions troublantes. La première position soulève la question des preuves : peut-on prouver les faits de la Bible et dans quel but ? Même si l'on pouvait démontrer sans aucun doute l'existence d'Abraham ou de Moïse, il serait impossible de démontrer qu'ils ont écouté la voix de Dieu ou qu'ils ont rapporté ses paroles précises. La deuxième position soulève cette question : comment démontrer que la Bible a tort ? Nous discuterons plus en détail de cette dernière question, parce qu'elle occupe une position centrale dans le débat.

1. La Bible et l'archéologie : des amies

En premier lieu, il nous faut porter notre attention sur quelques découvertes bien connues et sur de petits détails.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, des inscriptions anciennes, pour la plupart des inscriptions cunéiformes de l'Assyrie et de la Babylonie, nous ont renseignés sur l'histoire d'Israël et de Juda. Quelques notices courtes font mention des noms de sept rois d'Israël et de quatre rois de Juda. Quand on les met en parallèle avec les textes bibliques, on les trouve dans le même ordre et aux mêmes époques. Donc le fondement historique que la Bible offre pour le temps des royaumes séparés se confirme. On peut ajouter le témoignage de la stèle de Mésha, roi de Moab (cf. 2 R 3.4, 5), et du monument égyptien du pharaon Sheshonq (cf. 1 R 14.25).

Ces inscriptions confirment l'orientation historique générale, mais c'est souvent dans les détails que l'on prétend qu'il y a des inexactitudes ou des erreurs. Commençons par relever des détails exacts : ils sont nombreux, et nous nous limiterons à trois.

Revenant récemment sur les titres des officiers envoyés par le roi assyrien Sennachérib à Jérusalem (2 R 18), j'ai pu constater qu'ils correspondaient bien aux titres des officiers assyriens énumérés dans les listes trouvées à Ninive. Les titres des officiers du roi babylonien Nabuchodonosor qui assistaient à la chute de Jérusalem un siècle plus tard sont en partie différents mais correspondent bien aux titres des officiers des textes de Babylone. Les auteurs hébraïques ont conservé les termes précis de chaque région.

Il y a presque trente ans, j'ai démontré l'exactitude des transcriptions hébraïques des noms royaux assyriens. Les écrivains juifs ont conservé les formes authentiques de l'assyrien, par exemple le nom du roi Sargon. Après la chute de l'Assyrie, à la fin du VII^e siècle avant Jésus-Christ, les Juifs exilés en Babylonie entendirent prononcer ce nom « Sharken », dans la phonétique babylonienne du VI^e siècle. Les spécialistes en ont souvent déduit que la forme biblique « Sargon » était imprécise. Mais en Assyrie, à la fin du VIII^e siècle, lorsque Sargon régna (de 721 à 705), on prononçait son nom « Sargen ». Une petite bulle (ou disque) d'argile nous le confirme. Trouvée dans les ruines du palais de Sargon, cette bulle est marquée du sceau d'un officier du roi et porte en caractères araméens le nom de l'officier et du roi, son maître. Le nom est écrit avec les mêmes consonnes que dans le livre d'Ésaïe, au chapitre 20 (à une époque où l'on n'écrivait pas les voyelles). Même si le livre d'Ésaïe avait été rédigé par les exilés, personne n'a changé le nom du roi en une forme plus moderne ou plus compréhensible. Ce qui est valable pour le nom de Sargon l'est aussi pour les autres noms assyriens préservés dans la Bible ; chacun a gardé sa forme authentique. Les livres du III^e et du II^e siècle avant Jésus-Christ qui font mention des rois d'Assyrie ne portent pas leurs noms avec une orthographe si précise, car les formes originelles avaient alors été oubliées.

De l'Assyrie, voyageons jusqu'au Sinaï. Quand les Israéliens occupaient cette région, leurs archéologues fouillèrent un bâtiment isolé situé à côté de la rue de Gaza, à Eilat. Il s'agissait d'une espèce d'auberge, un caravansérail. En ce lieu, quelques voyageurs avaient occupé leur temps en faisant des graffitis sur les murs et sur deux grandes vases, des *pithoi*. Entre ces graffitis, sur le plâtre d'un mur,

on peut lire en caractères phéniciens la phrase, « t'a fait du bien YHWH ». Sur un *pithos*, quelques-uns ont exposé leur érudition. On peut y lire deux fois les caractères de l'alphabet hébraïque ancien et le début d'une lettre. C'est intéressant à cause de la salutation : « Je vous bénis par YHWH de Samarie et par son Ashéra ». D'autres graffitis et dessins ne se rattachent pas au Dieu d'Israël. Ici, au commencement du VIII^e siècle avant notre ère, des Hébreux ont fait étalage de leur dévotion au Dieu national et à son parèdre ou symbole. Ainsi est illustrée l'espèce de syncrétisme si vigoureusement condamné par les prophètes.

2. La Bible et l'archéologie : des ennemies fantômes

Plusieurs spécialistes relèvent la présence d'erreurs historiques dans les récits bibliques. Très souvent, ils prétendent en particulier y trouver des anachronismes, dont nous allons prendre deux exemples.

Le premier concerne la monnaie. Les rois de Lydie, en Asie Mineure, Crésus en particulier, furent les premiers à frapper des pièces de monnaie ; les villes grecques du bord de la mer Méditerranée suivirent bientôt. Les pièces circulèrent dès la première partie du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Pourtant, un égyptologue connu qui a étudié les livres de Samuel affirme lire des allusions à des pièces de monnaie dans l'histoire de David, c'est-à-dire près de quatre cents ans avant l'invention de la monnaie. Par conséquent, il déclare que les récits ne sont pas des récits factuels et qu'ils ne comportent pas d'indications fiables concernant le plus fameux des rois d'Israël. En réalité, il se trompe. Dans toute la Bible hébraïque on rencontre le mot « sicle », souvent accompagné du verbe « peser », par exemple quand Abraham achète le champ et la grotte où il va ensevelir sa femme Sara (Gn 23). Dans le monde antique, on pesait de l'argent ou de l'or en lingots pour payer quelqu'un. On coupait les lingots ou les anneaux pour parvenir au poids exact recherché. Dans les livres historiques de la Bible, de la Genèse à la fin des livres des Rois, les pièces de monnaie n'apparaissent pas, mais dans les livres de l'époque perse, Esdras et Néhémie, il est frappant qu'on les trouve (de même, le livre des Chroniques fait mention de pièces de monnaie du temps de David – 1 Ch 29.7, « 10.000 dariques » – mais le livre des Chroniques est en fait une composition datant de l'époque perse et l'auteur a voulu exprimer une somme dans le langage de son temps). Quand le général Joab dit à l'homme qui a vu Absalom suspendu dans l'arbre : « Tu l'as vu ? Pourquoi donc ne l'as-tu pas abattu sur place ? Je t'aurais donné dix pièces d'argent et une ceinture » (2 S 18.11), le texte n'inclut pas le mot « sicle ». Le texte comporte un trait

linguistique, l'ellipse, fréquent dans les documents commerciaux de l'Orient du deuxième millénaire avant notre ère, en particulier d'Alalah et d'Ougarit. À Ougarit, le procédé apparaît dans des documents en babylonien et dans des documents en ougaritique, la langue ouest-sémitique régionale. Le sicle était l'unité de base du Moyen-Orient ancien ; il n'était pas nécessaire d'en faire mention puisque le mot était sous-entendu. Les autres unités, comme le talent, étaient nommées. Quoi qu'il en soit, les sommes étaient pesées ; il n'est pas question de pièces de monnaie ni dans les lois d'Hammourabi, ni dans les récits des livres de Samuel.

L'histoire du géant Goliath est bien connue. L'auteur cité précédemment l'a déclarée anachronique. A-t-il raison ? Le premier livre de Samuel, au chapitre dix-sept, nous donne la description des armes du géant : « Il avait sur la tête un casque de bronze et portait une cuirasse à écailles, en bronze, qui pesait près de cinquante kilos. Il avait aux jambes des jambières de bronze et un javelot de bronze en bandoulière. Le bois de sa lance était comme l'ensouple des tisserands et la pointe de sa lance, en fer, pesait six kilos. » Le texte comprend quatre fois « bronze », une fois « fer », ce qui nous donne un indice précieux. Si l'histoire de Goliath est une fiction du VII^e siècle avant notre ère, cette proportion de métaux serait singulière ; en ce temps-là, les armes des guerriers étaient entièrement de fer, le bronze étant dépassé. En revanche, au XI^e siècle, le bronze était le métal ordinaire, le fer étant un métal nouveau et rare, limité aux usages importants, comme la fabrication de la pointe d'une lance. Un auteur du VII^e siècle connaissait-il ces faits ? J'en doute.

Ces deux exemples, auxquels d'autres pourraient être ajoutés, montrent nettement l'influence que peut avoir une prédisposition négative à l'égard de la Bible. Elle produit des allégations qui semblent être fondées sur une connaissance des découvertes archéologiques mais qui ne le sont pas vraiment. On ne peut pas parler d'ennemies de la Bible, mais de fantaisies !

3. La Bible et l'archéologie : des ennemies apparentes

Il y a quelques années parut en France le livre *La Bible dévoilée*¹ (traduit de l'anglais). Les auteurs de l'ouvrage sont Israël Finkelstein, archéologue israélien compétent, et Neil Silberman, écrivain. Le livre repose sur deux

¹ Israël FINKELSTEIN et Neil A. SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, Paris, Bayard, 2002 (publié à l'origine en anglais en 2001).

présupposés : le premier relève de l'hypothèse deutéronomiste et date presque tous les textes narratifs de l'Écriture sainte hébraïque du VII^e siècle avant notre ère, au plus tôt. Depuis deux cents ans, la datation du livre du Deutéronome est en effet stratégique. Beaucoup voient dans le Deutéronome le livre de la Loi trouvé dans le Temple de Jérusalem sous le roi Josias, qui régna de six cent quarante à six cent neuf avant Jésus-Christ. Ils pensent que des réformateurs judéens avaient rédigé le livre peu avant sa découverte ; il n'était donc pas un livre ancien, datant de Moïse et du XIII^e siècle avant notre ère, mais un produit du VII^e siècle. Par conséquent, tous les autres livres qui ont en commun le même style littéraire que le Deutéronome, c'est-à-dire les livres de Josué, des Juges, de Samuel, des Rois et quelques prophètes, notamment Jérémie, sont issus de la même époque, voire d'un temps ultérieur, et tous les récits des temps les plus anciens sont fictifs ou sont des légendes, des traditions populaires qui préservent peut-être quelques rares souvenirs des faits du passé. Ces livres, affirme-t-on, sont des livres de propagande religieuse, et on ne doit pas ajouter foi à la propagande. Mais la propagande elle-même n'est pas nécessairement fautive ; de mon point de vue, la propagande qui cherche à dissuader les fumeurs de fumer est positive et s'appuie sur des faits incontestables. Hélas, nombreux sont les experts bibliques qui n'acceptent pas la fiabilité des textes bibliques s'ils n'ont pas confirmation par des témoignages indépendants ; et lorsqu'on en trouve, comme nous l'avons déjà dit, ils les minimisent.

Je pense pouvoir dire que le soutien très large que rencontre l'hypothèse concernant la découverte du livre du Deutéronome et la datation du style deutéronomiste au VII^e siècle avant Jésus-Christ est infondé. Le livre pourrait être d'un siècle plus ancien et le style pourrait s'être perpétué sur plusieurs siècles. Les inscriptions royales assyriennes tendent à le prouver. Nous disposons des annales des rois du XII^e siècle avant notre ère et des annales des rois du VII^e siècle. Or elles ont en commun la même forme littéraire, beaucoup de formules et reposent sur une même idéologie. On peut en particulier noter la notion de loyauté des contractants d'un traité. Les tablettes cunéiformes du royaume des Hittites, en Anatolie, évoquent souvent dans les traités conclus entre les rois hittites et les rois voisins, du XV^e au XIII^e siècles. Les inscriptions royales des Assyriens de la même époque contiennent la même idée. La loyauté des partenaires produit la paix et la prospérité, l'un des rois vient en aide à l'autre à la manière d'un ami. En revanche, l'infidélité d'un roi vassal lui fait courir le risque d'une attaque du suzerain, de la perte de son trône et de l'exil. Si les

auteurs des traités hittites et les rois d'Assyrie de la période pouvaient prévoir ces possibilités, on ne peut pas nier qu'un Moïse aurait pu faire de même. Les textes assyriens du VIII^e et du VII^e siècles contiennent les mêmes formulations. Ce prolongement assyrien nous offre une belle analogie du prolongement d'une pratique israélite de Moïse à Josias. La datation du livre du Deutéronome au VII^e siècle n'est donc pas aussi bien fondée qu'on l'a prétendu, même si, il faut l'admettre, le langage a été modernisé.

Le deuxième présupposé se fonde sur l'interprétation de l'archéologie de Finkelstein. La Terre Sainte a subi des fouilles archéologiques depuis le milieu du XIX^e siècle, mais malheureusement n'a pas produit de grandes inscriptions royales comme celles de l'Égypte ou de l'Assyrie. Les inscriptions sur pierre sont rares ; du temps des rois d'Israël et de Juda, nous ne possédons aucun exemplaire portant le nom d'un roi ; seuls quelques fragments existent. Nous possédons des dizaines de tessons portant des inscriptions en écriture hébraïque, les ostraca. Ce sont des témoignages précieux de la vie quotidienne, mais ils ne parlent pas des rois ni des grands événements historiques. Donc les fouilles des villes anciennes d'Israël et de Juda n'ont pas mis au jour de témoins qui révéleraient l'âge précis d'un bâtiment. Néanmoins, au fil des années, les archéologues ont établi une chronologie céramique grâce à des études approfondies. Arrêtons-nous sur ce point un instant. Les villes anciennes du Moyen-Orient se présentent comme de petites collines, appelées en arabe et en hébreu *tell*. Chacune consiste en nombreuses couches d'occupation superposées. Au fond d'un tell sont ensevelis les restes les plus anciens, au sommet du tell se trouvent les restes les plus récents. En parcourant les couches, on observe les variations de forme des céramiques, les différences de mode, de décor, et autres. On les attribue à telle ou telle période en référence à quelque fait historique. On peut citer comme exemple simple la couche incendiée de Samarie, attribuée aux Assyriens. Il y a dix ans, Israël Finkelstein proposa son nouveau schéma : certaines couches contiennent des céramiques considérées comme philistines et sont habituellement datées du XII^e siècle avant notre ère ; Finkelstein les place en revanche au XI^e siècle, voire au X^e. Cette céramique se distingue surtout par la décoration qu'elle porte : un oiseau peint, nettoyant ses plumes. S'appuyant sur cette première conclusion concernant la date, Finkelstein déduit la chronologie des couches successives. Il observe que les restes d'occupation du IX^e siècle, sur quelques sites, sont rares, mais son schéma comble cette lacune. En même temps, la solution qu'il apporte pour le IX^e siècle pose un problème pour le X^e.

Jusqu'alors, les archéologues avaient presque tous identifié certains grands bâtiments de pierre comme étant l'œuvre du roi Salomon, au X^e siècle. S'ils datent du IX^e siècle, alors il n'existe plus de bâtiments susceptibles d'être attribués à ce fameux roi, puisque les couches antérieures sont relativement pauvres. Finkelstein en déduit le caractère exagéré et fantaisiste des récits bibliques ; Salomon n'était que le chef d'un petit royaume situé autour de Jérusalem.

Le livre, *La Bible dévoilée*, présente les idées de Finkelstein comme des faits assurés, comme des conclusions définitives : la Bible hébraïque ne nous donne que peu d'informations sur l'histoire ancienne d'Israël. C'est décevant ! D'autres archéologues israéliens et étrangers, tout aussi compétents que Finkelstein, le contredisent. Les débats continuent. Pour ce qui me concerne, je n'accepte pas son analyse des céramiques. Finkelstein construit un schéma rigide, il suppose que chaque lieu connaît un développement équivalent, et que des changements de forme se produisent soudain, mais on n'en a pas de trace. Les couches qui sont d'habitude datées du X^e siècle sont vraiment du X^e siècle ! Les fortifications et les portes de villes comme Hatsor, Guézer et Megiddo sont vraisemblablement le travail des ouvriers de Salomon. Jérusalem n'a pas livré de traces des constructions de ce temps, et certains en ont profité pour nier l'histoire biblique de David et de Salomon. Certes, ce constat est un peu surprenant, mais les circonstances l'expliquent : la ville actuelle de Jérusalem occupe le même emplacement, les maisons des citoyens cachent les restes anciens. Dans quelques endroits, on a pratiqué des fouilles et souvent on a découvert des constructions de l'époque romaine ou de l'époque turque qui avaient détruit les couches archaïques. De plus, les bâtisseurs romains ont fait du secteur du sud de la ville une carrière, ce qui signifie que l'on n'a guère de chance de trouver des vestiges de la ville de Salomon et de son père David. Mais ce silence-ci ne prouve rien.

L'existence du roi David est attestée en dehors de la Bible, depuis onze ans, par les fragments d'une stèle en pierre déterrée à Tell Dan, la ville de la frontière nord d'Israël. L'inscription araméenne relate la victoire d'un roi, dont le nom est perdu, mais qui était peut-être le roi Hazaël de Damas, dans la dernière partie du IX^e siècle avant Jésus-Christ. Le roi est fier de la défaite d'un roi d'Israël et d'un roi de la maison de David (*beth* David). L'inscription témoigne de l'existence d'une dynastie royale fondée par un roi David. Le rapport entre cette dynastie et la maison de David connue dans la Bible est indéniable.

Conclusion

Nous nous sommes arrêtés sur quelques aspects du sujet et avons évoqué des interprétations différentes. En ce qui concerne les vestiges matériels, les murs, les outils, les vases, on ne peut acquérir de certitude. Les données ne parlent pas avec précision. Un mur ne peut pas dire : « Le roi Untel m'a bâti », ni l'épée porter le nom de son forgeron, ni le vase proclamer l'année de sa fabrication. Les analyses chimiques, comme le carbone quatorze, ne fournissent que rarement des résultats assez précis. Sur ce point, on ne doit donc pas supposer une relation d'amies ou d'ennemies ; les vestiges matériels sont neutres ; tout réside dans leur interprétation.

Les textes nous conduisent dans un domaine plus informatif. Bien que nous possédions que peu d'inscriptions hébraïques, les inscriptions assyriennes et babyloniennes nous offrent des témoignages valables. Elles peuvent fournir des noms de rois et de lieux, des dates et des comptes-rendus d'événements. Pour cette étude, les inscriptions sont d'une importance essentielle. Chaque fois qu'une inscription fait mention d'un roi d'Israël ou de Juda, elle s'accorde avec le texte biblique ; les inscriptions qui possèdent un rapport avec le texte biblique ne fournissent aucun cas de contradiction.

Nous en déduisons que l'archéologie et la Bible ne sont pas des ennemies, et qu'elles sont plutôt des amies. Hélas, il n'en est pas toujours de même des spécialistes !

Alan MILLARD